NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

75 Nº 6 1953

La Foi, rencontre de Dieu et engagement envers Dieu, selon l'Ancien Testament

P. MICHALON (p.s.s.)

p. 587 - 600

https://www.nrt.be/it/articoli/la-foi-rencontre-de-dieu-et-engagement-envers-dieu-selon-l-ancien-testament-2537

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La Foi, rencontre de Dieu et engagement envers Dieu, selon l'Ancien Testament

En éclairant les notions de fidélité, vérité, fermeté, foi, appliquées à Dieu dans l'Ancien Testament, cette étude voudrait aider à mieux voir ce qui est engagé dans les Alliances de Yahweh avec l'homme, soit du côté de Dieu qui a toutes les initiatives, prouvant qu'il réalise son Plan, soit du côté de l'homme qui se trouve totalement engagé dans ce Plan de Dieu.

Finalement la foi apparaîtra comme le moyen grâce auquel Dieu institue entre lui et les hommes des relations personnelles et fonde la vraie communauté.

*
* *

L'étude des racines et des mots éclairera notre propos. Partons de l'expression, fréquente dans le Deutéronome, le Psautier, les Prophètes : « Dieu est fidèle » ; le « témoignage de Yahweh est fidèle » (*Ps.*, XIX, 8), ce que la Bible de Jérusalem traduit par « véridique » ; « Yahweh est fidèle en tous ses dires » (*Ps.*, CXLV, 13).

Mais nous voyons mieux ce qu'est cette fidélité dans les parallélismes de *Dt.*, XXXII, 4 :

> « Il est le Rocher, son œuvre est parfaite, car toutes ses voies sont le Droit.
> » Il est un Dieu fidèle et sans iniquité, il est Rectitude et Justice. »

Ce texte est important ; Yahweh est « ' el » fidèle (mot à mot : de fidélité, *' émunah*) équivaut à dire : Il est le Rocher inébranlable ; « son œuvre est parfaite », c'est-à-dire d'une intégrité à laquelle rien ne manque ; elle tient par sa totalité.

Yahweh a des serviteurs de premier rang qui méritent le qualificatif : fidèle, *né'éman*. Moïse est plus qu'un prophète ; à un prophète « c'est en vision, dit Yahweh, que je me révèle, c'est dans un songe que je lui parle. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse : lui est à demeure dans ma maison. Je lui parle bouche à bouche, dans l'évidence, non en énigmes, et il voit la forme de Yahweh » *(Num.*, XII, 7, 8) [1]. Cette fidélité de Moïse se situe dans l'ambiance d'une com-

1. La Bible de Jérusalem, dont nous donnons la traduction, note le mot à mot de la troisième phrase : « dans ma maison, c'est lui qui est stable ». « Stable », ou

munauté de vues, de pensées et de responsabilité avec Yahweh. C'est dans cette perspective que nous lisons la promesse du sacerdoce de choix de Sadoc, telle qu'elle est transmise par un prophète au grand prêtre Héli (*I Sam.*, II, 35) : « Je me susciterai un prêtre fidèle qui agira selon mon cœur et selon mon âme ; je lui bâtirai une maison stable (*né'éman*), et il marchera toujours devant mon oint ». Surtout « qui donc, parmi tous les serviteurs du roi Saül, est fidèle comme David? » (*I Sam.*, XXII, 14) ; aussi bien Abigaïl peut-elle lui prédire : « Yahweh fera certainement à mon seigneur une maison stable (*né'éman*) » (*I Sam.*, XXV, 28). De fait, la prophétie de Nathan sera claire : « Ta maison et ta royauté seront pour toujours stables (le verbe *né'man* = sera fidèle, affermi) devant moi » (*II Sam.*, VII, 16).

Arrêtons ces exemples qui suffisent à nous indiquer de quelle fidélité il s'agit. L'attachement du cœur, une attitude intellectuelle ou morale de l'individu ne rendent pas compte parfaitement de la notion de fidélité ; celle-ci inclut fondamentalement l'idée de solidité, de stabilité, telle qu'elle ressort du parallèle avec le Rocher qui ne bouge pas : n'est-il pas écrit en *Ex.*, XVII, 12, à propos de la prière de Moïse durant le combat contre Amalec : « Les mains de Moïse, soutenues par Aaron et Hur, demeurèrent fidélité (*'émunah* : nous traduirions : fermes) jusqu'au coucher du soleil »? C'est la perpétuité de cette prière inébranlable qui donna la victoire à Israël [2].

Cette notion fondamentale de solidité, dans l'ordre moral, spirituel, psychologique, inclut celle de loyauté et de sincérité. Nous la percevons par exemple au *Ps.*, LXXVIII, 8 et 37 : dans cet examen de conscience d'Israël à propos de la sortie d'Egypte, on qualifie la génération de l'Exode « d'indocile et de rebelle, génération qui n'a point le cœur solide et son esprit n'est point fidèle à Dieu » ; « leur cœur n'était point solide envers lui, ils n'avaient pas foi (*né'émenu*) en son alliance ». Ce dernier stique, en parallèle avec le précédent, montre la liaison entre fermeté et foi : Israël ne prenait pas comme point d'appui l'alliance.

Or celui qui hésite ne peut se confier à qui le soutiendrait et le stabiliserait. Le prophète Isaïe, dans le contexte de la prophétie de la *'Almah*, souligne, par un jeu de mots, que le Père Condamin a cherché à rendre, que celui qui hésite, qui ne se fie pas, et ne se confie pas à Yahweh, sent que rien n'est sûr dans sa situation : « Si vous ne croyez (*ta'aminu*), vous serez broyés » (*lo' té'aménu*, mot à mot : vous ne tiendrez pas. *Is.*, VII, 9). Le discours de malédiction de

---

« fidèle », comme s'exprime la version de Crampon ou celle de Maredsous, *né'éman*. Peut-être, avec H. Cazelles, faut-il voir ici affirmée « la stabilité des descendants de Moïse dans le service divin ».

2. Les piliers des portes du Temple de Jérusalem sont eux-mêmes appelés « fidélités », *'omenoth* (*II Rois*, XVIII, 16).

Moïse en *Dt.*, XXVIII souligne que, par sa désobéissance, Israël désespérera de sa propre vie (XXVIII, 66) : « Tu ne t'appuieras pas sur ta vie (*ta'amin*) ». Job (XXIV, 22) dit la même chose du méchant : « il ne s'appuiera pas (*ya'amin*) sur sa vie ».

Cette foi certes, qui s'appuie sur Yahweh et qui donc est signe de solidité, est adhésion à une parole de Dieu qui annonce à Achaz un miracle, comme jadis à Abraham une possession du monde (*Gen.*, XV), acceptation pure et simple d'une parole de Dieu.

Mais cette adhésion, cette acceptation n'est pas d'ordre purement intellectuel. Elle est subordonnée à la confiance indéfectible, inébranlable qu'on a en Dieu. La foi vise plus Dieu qui se révèle que la pleine pénétration de sa parole ou de son action. « Abraham crut à Dieu » (*Gen.*, XV, 6). « Israël crut à Yahweh et à Moïse son serviteur » (*Ex.*, XIV, 31), après le passage de la Mer des Roseaux. « Vous n'avez pas cru à Yahweh votre Dieu » (*Dt.*, I, 32), dira Moïse au peuple séjournant à Kadesh. « Les gens de Ninive crurent à Dieu » (Jon., III, 5), après une journée de prédication du prophète.

La Bible grecque (*LXX*) a traduit le mot hébreu : *'émeth*, habituellement par ἀλήθεια. Ce n'est pas faux. Mais si, pour un grec, « est vrai ce qui est dévoilé, libéré de l'ombre et de l'obscurité » ; si « un langage vrai, au sens grec », signifie un langage « qui traduit exactement la réalité des choses » ; si, d'autre part, « pour un latin, féru de principes juridiques, est vrai ce qui est authentique, de provenance garantie, est vrai, pour un Hébreu, ce qui a été mis à l'épreuve et s'est révélé solide », en sorte que pour lui un langage vrai est celui qui est en même temps digne de toute confiance.

On mesurera dès lors toute la force de l'expression : « Dieu de vérité ». Si, d'un point de vue psychologique, l'expression équivaut à celle de « Dieu fidèle », elle marque peut-être une nuance de plus en insistant sur « les sources mêmes de la fidélité, la solidité essentielle d'un être [3] ».

C'est la même racine hébraïque qui est à la base des termes exprimant la foi, la fidélité, la vérité, la stabilité : la racine *'aman* ; elle évoque tout ce qui est solide. Le sens premier semble bien être celui de porter un petit enfant dans ses bras, geste de la mère ou de la nourrice. Cette signification fondamentale connote l'idée d'abandon à la protection attentive, traduite par la force des bras qui soutiennent.

De cette racine *'aman*, dérive l'adjectif *'amen* qui désigne toujours dans la Bible un engagement précis, positif, irrévocable, dont la solennité est soulignée par le superlatif marqué par la répétition. Nous le connaissons sur les lèvres de Jésus. Mais les formules de serment d'Israël, qui adhère aux sentences de malédiction lancées en *Dt.*, XXVII, 15-26, à la rénovation de l'alliance sous Esdras (Néh., VIII,

3. Cfr J. Guillet, S. J., *Thèmes Bibliques*, Paris, Aubier, 1951, p. 41.

6) nous en font saisir toute la force, comme nous en saisissons le caractère solennel lors de la consécration du Temple sous Salomon (*I Chr.*, XVI, 36), ou dans les bénédictions qui clôturent chacun des quatre premiers recueils psalmiques (*Ps.*, XLI, 14; LXXII, 19; LXXXIX, 53; CVI, 48). Qu'on juge par là toute la force de la bénédiction d'Is., LXV, 16 : « Quiconque voudra être béni sur terre sera béni par le Dieu de l'Amen, et quiconque prêtera serment sur terre prêtera serment par le Dieu de l'Amen » [4].

A titre de corollaire, une ultime remarque terminera cette brève étude doctrinale du vocabulaire. Dans la Bible, la vérité ne s'oppose pas à l'erreur, mais à ce qui est appelé : le vide, la vanité, c'est-à-dire à ce qui manque de consistance, de solidité. Si donc Yahweh est le « Dieu de vérité », les faux dieux sont des « vanitates », dit la Vulgate, traduisant le terme hébreu *'ébel*, dont le sens est : souffle, réalité évanescente (cfr *Dt.*, XXXII, 21; *Ps.*, XXXI, 7; Jér., X, 8...). Ou encore ils sont appelés des « néants », équivalent de *'élilim*, qui signifie : débilité (cfr *Lév.*, XIX, 4; XXVI, 1; et surtout Is., II, 8, 18, 20; X, 10, 11; XIX, 1, 3; XXXI, 7; Jér., XIV, 14; Ez., XXX, 13; Hab., II, 18; *Ps.*, XCVI, 5; XCVII, 7; *I Chr.*, XVI, 26).

*
* *

Le vocabulaire de l'Alliance ne pouvait qu'adopter, parmi les termes habituellement utilisés pour signifier les promesses de Dieu, le mot *'émeth*, fidélité, vérité. De même l'adjectif *né'éman*, fidèle, solide est un qualificatif typique de l'Alliance, surtout regardée du côté de Dieu. « Yahweh ton Dieu est le Dieu, le Dieu fidèle (*ha'élohim ha'él né'éman*) qui garde l'alliance et la bienveillance jusqu'à mille générations » (*Dt.*, VII, 9). David, dans sa prière auprès de l'arche, après la prophétie de Nathan, fait appel à cette pérennité et cette solidité des promesses divines : « C'est toi qui es le Dieu (*ha'élohim*) et tes paroles sont vérité (*'émeth*) » (*II Sam.*, VII, 28). « Yahweh a juré à David la vérité (*'émeth*), il n'en reviendra pas », chante le psalmiste (*Ps.*, CXXXII, 11); cette « vérité » est la promesse messianique que rappelle le verset suivant.

Il est assez patent que c'est moins l'attitude de Dieu qui est visée, laquelle ne saurait faire difficulté, que la solidité des œuvres, que la fermeté des promesses, solidité précisément basée sur ce qu'est Dieu. Car Yahweh s'est engagé dans des Alliances diverses avec les hommes; quoi qu'il arrive, celles-ci porteront leurs fruits, aboutiront, car Yahweh ne peut pas ne pas faire que sa parole et son engagement soient nécessairement féconds : « dixit et facta sunt ».

4. Crampon traduit : « le Dieu fidèle », et la Bible de Jérusalem : « le Dieu de vérité ». *Ap.*, III, 14 joindra tous ces sens de ce même mot en nommant Jésus : « l'Amen, le Témoin fidèle et vrai ».

Sans entrer dans les détails, relevons à travers la Bible cette fermeté de l'engagement divin, cette obstination d'un plan qui se réalise envers et contre tout. Au jardin d'Eden, l'univers entier est confié à l'Adam; une familiarité idyllique lui permet de vivre en amitié avec les animaux et les richesses de la terre; Yahweh Elohim en a ainsi disposé; lui-même vient dans le jardin, « à la brise du jour », s'entretenir avec le maître de ce monde. Certes l'homme désorganise bientôt toute cette cohésion harmonieuse; à la révolte de son orgueil et de ses sens, fait écho l'hostilité d'un univers qu'il doit laborieusement se soumettre. Mais le « protévangile » affirme l'espérance d'une libération.

Noé connaîtra le déséquilibre physique dans le Déluge, déséquilibre lié à l'hostilité réciproque des hommes et au péché sous toutes ses formes. Mais avec lui, Yahweh fait alliance pour ne jamais détruire cette terre qu'il lui livre dans une bénédiction qui reproduit la bénédiction primitive : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre » (*Gen.*, IX, 1-7); cette alliance est éternelle, et jamais Yahweh ne l'oubliera (*Gen.*, IX, 8, 16).

Abraham connaîtra-t-il autre chose? Sa postérité sera nombreuse comme les étoiles du ciel, abondante comme le sable du rivage maritime. « Voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de peuples... J'instituerai mon alliance entre moi et toi, et ta race après toi, de génération en génération, une alliance perpétuelle » (*Gen.*, XVII). La promesse sera renouvelée à Isaac.

Jacob, qui désormais s'appelle Israël, entend la bénédiction devenue traditionnelle : « Je suis El-Shaddaï : sois fécond et multiplie; un peuple et une assemblée de peuples naîtra de toi » (*Gen.*, XXXV, 11) [5].

Parlant d'Alliance, nous pensons spécialement à l'Alliance sinaïtique. N'oublions pas qu'elle est située par Dieu lui-même dans la perspective de celles conclues avec les Patriarches; la ligne est continue; Yahweh ne se dément jamais. C'est cette Alliance mosaïque qui dorénavant sera le point de référence des rapports d'Israël avec Dieu. L'examen de conscience national qu'instituera, en exil vers 560, l'auteur du livre des Rois, en composant cet ouvrage qui est une véritable théologie du monothéisme et de l'Alliance, prépare la restauration de 536.

Dans les réformes de Néhémie, et surtout d'Esdras (398), ce sera sur l'Alliance de l'Exode qu'on s'appuiera, car Yahweh vraiment s'est engagé. Cependant la grande prière rapportée en Néh., IX la situe dans l'unité de toutes les Alliances qui ont été conclues depuis les origines « du ciel, du ciel des cieux et toute leur armée, de la terre et

5. Cette mise en avant du nom de qui parle et promet est la garantie de toute réalité, comme plus tard Dieu dira, avant tout message capital : Je suis Yahweh. C'est l'affirmation solennelle qu'il n'a qu'une parole, infaillible.

de tout ce qui la couvre ». Aussi évoque-t-on l'Alliance avec Abraham : « Tu as trouvé son cœur fidèle (*né'éman*) devant toi, et tu as conclu avec lui l'Alliance... et tu as tenu ta parole ». Après l'Alliance sinaïtique, « tu n'as pas abandonné nos pères;... tu as multiplié leurs fils comme les étoiles du ciel... Et maintenant, ô notre Dieu,... toi qui maintiens l'Alliance et la bienveillance, ne regarde pas comme peu de chose ce qui nous est arrivé... Tu as été juste..., car tu as agi avec fidélité (*'émeth*), et nous, nous avons agi mensongèrement » [6].

Le livre des Chroniques souligne, disons plus que l'unité, mais l'unicité de l'Alliance :

> « Célébrez à jamais son Alliance,
> la parole qu'il a dite pour mille générations;
> l'Alliance qu'il a conclue avec Abraham
> et son serment à Isaac,
> qu'il a érigé pour Jacob en précepte,
> pour Israël en Alliance perpétuelle » (*I Chr.*, XVI, 15-17).

Le « Magnificat » (Luc, I, 54, 55) et le « Benedictus » (Luc, I, 72, 73) ne présenteront pas autrement les choses. Il n'y a qu'une seule Alliance qui court à travers tous les temps; car Dieu qui a donné sa Parole ne la reprend pas. Jérémie a vu une branche d'amandier dont le nom : *shaqed* signifie : vigilant; et Yahweh de lui dire : « Tu as bien vu, car je veille sur ma parole pour l'accomplir » (Jér., I, 11, 12).

> « Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y remontent pas,
> si ce n'est après avoir abreuvé et fécondé la terre,
> après l'avoir fait germer,
> pour qu'elle donne la semence au semeur
> et le pain à celui qui mange;
> ainsi en est-il de ma parole qui sort de ma bouche :
> elle ne revient pas à moi sans effet,
> mais elle exécute ce que j'ai voulu
> et réussit sa mission » (Is., LV, 10, 11).

Si l'Alliance trouve sa dernière expression dans celle conclue avec David et sa famille, nous comprenons à quel point Israël ne pouvait douter de la pérennité de la dynastie davidique. Yahweh n'avait-il point affirmé : « Je plante le roi de Juda comme un clou dans un endroit solide (*né'éman*) » (Is., XXII, 23). Mais après Jérémie, et surtout Ezéchiel, elle devait de plus en plus devenir stable en s'intériorisant (Jér., XXXI; Ez., XXXVI). « Je me souviendrai de mon Alliance que j'ai contractée avec toi aux jours de ta jeunesse, et j'établirai avec toi une Alliance éternelle » (Ez., XVI, 60). En scellant le premier pacte au temps d'Abraham, Yahweh s'engageait à sceller celui qui sera le définitif, celui où tout sera basé sur une connaissance intime

6. Opposition déjà vue entre la vérité, qui est solidité, et le mensonge, l'injustice.

entre Dieu et les hommes. « Je conclurai pour eux une Alliance éternelle pour ne pas me détourner d'eux, afin de leur faire du bien... Je trouverai ma joie à leur faire du bien, et je les planterai solidement (*bé'émeth*) sur cette terre, de tout mon cœur et de toute mon âme » (Jér., XXXII, 40, 41).

Dans la suite des siècles, cette pérennité et cette fermeté de l'Alliance se sont cristallisées de plus en plus sur un noyau restreint; la doctrine du « reste » domine toute cette histoire. La fidélité de Yahweh va de plus en plus en se concentrant : visant l'univers entier, la Promesse, sur laquelle s'appuie Abraham, s'est jadis particularisée, entre tous les fils de Noé, sur Sem. Dans la descendance d'Isaac, elle s'arrêtera sur Jacob, pour se restreindre encore à la seule tribu de Juda, dans laquelle elle s'arrête sur la famille de Jessé. Le livre des Chroniques, dans ses généalogies initiales, trace fortement cette ligne. Saint Matthieu, en son « liber generationis Iesu Christi », la fera aboutir à Jésus par cet unique lien : Marie, la seule, et même une femme, qui a trouvé grâce devant le Seigneur, et qui seule peut accueillir la Promesse.

Cette théologie du « reste » devrait être longuement exposée; nous trouverions des enseignements précieux surtout en Isaïe : qu'il suffise de rappeler la vocation du prophète (Is., VI). Le texte, en sa finale, est d'une traduction, en partie, conjecturale; écoutons celle que propose la Bible de Jérusalem :

> « L'abandon gagnera le centre du pays,
> et, s'il subsiste encore un dixième de ses gens,
> il sera dépouillé comme un térébinthe,
> qui ne garde qu'un tronc après avoir été abattu.
> Son tronc est une semence sainte ».

Comme saint Paul l'écrira aux Romains : puisqu'il y a un reste, Dieu n'a pas abandonné son peuple; sa Promesse tient. D'ailleurs le terme hébreu : *she'ar* vient d'une racine où le sens de « ferment » semble fondamental : en sorte que ce « reste » mérite bien le qualificatif de « semence » donné par le prophète; la ligne n'est pas coupée : de la semence, toute la vie se répandra à nouveau; le ferment soulèvera toute la masse.

*
* *

De fait, comment pourrait-il en être autrement? L'Alliance n'est pas exactement un contrat bilatéral à égalité d'obligations. Prenons le cas d'Abraham : Dieu a eu l'initiative, le tirant d'Ur des Chaldéens et d'Harran, venant le visiter, organisant sa route et ses destinées. Plus tard, « il a aimé Jacob et a haï Esaü » (Mal., I, 2). Moïse rappelle à Israël que seul le choix divin l'a comblé : « Yahweh ton Dieu

t'a choisi pour que tu sois un peuple qui lui appartînt entre tous les peuples qui sont sur la surface de la terre » (*Dt.*, VII, 6). On doit parler de prévenance, car si Yahweh se présente comme l'Epoux d'Israël, il a été le Fiancé qui a fait les premières démarches d'amour, qui a paré son épouse, laquelle tient tout de lui, et n'a d'être qu'appuyée sur lui, sur sa « fidélité ». « Je vins à passer près de toi, et je te vis. C'était ton temps, le temps des amours. J'étendis sur toi le pan de mon manteau et je couvris ta nudité; je m'engageai par serment, je fis un pacte avec toi, — oracle du Seigneur Yahweh —, et tu fus à moi » (Ez., XVI, 8). L'ensemble d'Ez. XVI montre que tout a été initiative divine.

C'est Dieu qui est venu à la rencontre de l'homme : d'Adam au jardin d'Eden; de Noé pour le sauver; d'Abraham pour lui assurer la perpétuité de son sang dans l'enfant du miracle, l'enfant de la Promesse, au-devant de Jacob avec qui il a voulu lutter, pour lui prouver qu'il dirige toute son existence et en est le Maître; au-devant de Moïse dans le symbole du buisson ardent; au-devant des douze tribus fuyant l'esclavage, pour les conduire à sa montagne d'Horeb où il en fera son peuple; au-devant de David pour l'amener, par les longues courses errantes qui sauvèrent sa vie de la folie de Saül, jusqu'au trône éternel qu'il lui destinait. Ces hommes de l'Alliance n'ont eu qu'à accepter, qu'à s'incliner : l'action de grâces de David est celle de tous : « Qui suis-je, Seigneur Yahweh?... Que pourrait te dire de plus David? Tu connais ton serviteur, Seigneur Yahweh! C'est à cause de ta parole et selon ton cœur que tu as fait toute cette magnificence... Tu t'es fondé ton peuple Israël pour être ton peuple à jamais... Toi-même, Yahweh des armées, tu as révélé à ton serviteur en disant : Je te bâtirai une maison » (*II Sam.*, VII, 18-29).

Cette même initiative bienveillante caractérise les pardons que Yahweh accorde aux infidélités. A propos du deutéro-Isaïe, M. A. Feuillet écrit[7] : « Si l'épouse a été infidèle, Dieu n'a jamais transformé la rupture en divorce (L, 1; LIV, 5) ». Pour la ramener, il ne cesse de l'emmener à l'écart, de lui parler au cœur : il lui dit qu'il veut encore célébrer avec elle les noces d'amour, « dans la grâce et la tendresse, dans la fidélité (*bé'émunah*) » (Os., II, 22).

Pour réveiller la foi en l'Alliance, il ne cesse de lui rappeler qu'elle est celle qu'il a élue : « Toi que j'ai tiré des extrémités de la terre... Toi que je n'ai pas dédaigné ...Toi à qui je donne force et secours et que je soutiens par la droite de ma justice » (Is., XLI, 8-10). « Je te rachète, je t'appelle par ton nom, car tu es à moi... Le Saint d'Israël est ton sauveur... Pour moi tu as du prix, de la valeur, et moi je t'aime » (Is., XLIII, 1-7). « J'ai effacé tes transgressions comme un nuage, et tes péchés comme une nuée; reviens à moi, car je t'ai racheté » (Is., XLIV, 21, 22).

7. A. Feuillet, art. *Isaïe*, dans le *Dict. de la Bible. Supplément*, IV, c. 703.

Il faut souligner cette dernière phrase : la conversion des cœurs est le fruit de la prévenance divine : Dieu est le *go'el,* le parent qui rachète son épouse tombée dans l'esclavage du péché. Qu'il ait opéré cette rédemption, cela prouve que les liens ne sont pas brisés entre lui et ses élus. Dans le Cantique, Yahweh sera l'Epoux qui appelle, avec quelle tendresse ! sa fiancée égarée qui, de son côté, connaît certes bien que seul le bras de son Epoux peut la soutenir.

*
* *

Jusqu'à présent c'est du côté de Dieu que nous avons envisagé ce que comportaient cette « vérité », cette « fidélité », cette Alliance inébranlable et cette « solidité » des œuvres de Yahweh. Nous savons ce que signifie l'engagement divin. Qu'en est-il pour l'homme à la rencontre de qui Dieu est allé ?

L'approche de Dieu tout d'abord n'apaise pas. Israël au Sinaï tremble devant la présence de Yahweh dans l'appareil de sa manifestation. Isaïe trouve le message prophétique terrible, après s'être écrié, à la vue du Seigneur : « Je suis perdu ; mes yeux ont vu le Roi » (Is., VI, 5). Jérémie, comme premier réflexe, se récuse (Jér., I, 6). La peur, de prime abord, domine. Mais quand il arrive à la connaissance d'amour, l'homme s'en libère. Dieu, le premier, a ouvert le dialogue, et ce mystère de Yahweh qui s'engage d'une façon définitive dans le temps et dans l'histoire, telle que nous l'avons notée précédemment, apaise l'angoisse et dissout la peur. Abraham familièrement le reçoit à l'ombre du chêne de Mambré et se trouve assez libre à son égard pour marchander le salut de Sodome (*Gen.,* XVIII). Moïse parle avec lui, dans une intimité qui lui permet toutes les audaces, pour épargner les indociles tribus dans leur marche vers Canaan. Nous pourrions poursuivre par d'autres exemples. Aucun ne s'est refusé à cette rencontre de Dieu ; tous ont accepté que Yahweh ait raison et gouverne leur vie. Alors ils ont découvert :

1° qu'ils participaient, en quelque sorte, à cette « fermeté » divine qui, à la première rencontre, les impressionna ;

2° ils ont saisi, par le dedans, que Dieu était présent à tous les événements de l'histoire ;

3° ils ont été acculés à s'abandonner à la Parole divine.

Après l'étude du vocabulaire, esquissée ci-dessus, il suffit de marquer le premier point. En dehors de la foi, il n'y a que débilité et réalité évanescente. La religion d'un Achaz qui ne croit pas (Is., VII) est un infantilisme religieux. Même un Saül, dont la piété semble parfois vibrante, nous paraît d'un yahwisme déséquilibré ; le **Seigneur n'est pas pour lui le Dieu qui apaise et réconforte ; il s'ap-**

puie plus sur la prudence de son génie militaire, réelle, que sur la parole du prophète. A l'opposé, David, dans des situations inextricables, a cherché perpétuellement l'appui de Yahweh : il faudrait relire son élection par Samuel, sa situation à la cour de Saül, sa vie tourmentée dans les montagnes et les déserts de Juda ou les plaines de la Séphéla, les difficultés du début de son règne; toujours c'est à Yahweh qu'il se réfère.

L'exemple d'Abraham n'est-il pas plus significatif? « Il crut à Dieu qui donne la vie aux morts et appelle le néant à l'existence. Espérant contre toute espérance, il crut et devint par là le père de nombreuses nations... Et c'est sans faiblir dans sa foi qu'il songea à son corps déjà mort, — il avait bien cent ans —, au sein de Sara mort aussi » (*Rom.*, IV, 17-19). La Promesse de Yahweh prit corps dans la foi du Patriarche. Par elle, la puissance de Dieu était devenue sa force : Isaac en était le fruit. Quand Yahweh réclamera l'immolation du fils sur qui la Promesse reposait, Abraham puisa dans sa foi la force d'y consentir, car dans cette foi il savait que Dieu maintiendrait sa Promesse; qu'importe que le comment lui en échappe!

Il faudrait relire ici *Héb.*, XI, où l'auteur sacré trace, à grands traits, les victoires de la foi. Elle est vraiment l'axe solide de toute l'histoire d'Israël; elle a en effet donné à ceux qui ont cru de ne faire qu'un avec Yahweh qui est le centre de cette histoire, Yahweh qui s'est placé au cœur du temps et du monde.

Car il est capital de souligner que la foi, telle que la Bible l'entend, suppose que le premier personnage de l'histoire est Yahweh. Tout est religieux; tout signifie une action et une présence de Dieu. Les événements en définitive sont sacrés. Jamais on ne soulignera trop le théocentrisme général de la Bible. Quand Jérémie voit en Nabuchodonosor le serviteur de Yahweh (Jér., XXV, 9...; XXVII, 5-11; XLIII, 10), quand le deutéro-Isaïe présente Cyrus, non seulement comme le berger de Yahweh (XLIV, 28), mais encore comme celui qui invoque son nom (XLI, 25), comme son bien-aimé (XLVIII, 14), comme son messie (XLV, 1), ne découvrons-nous pas que Yahweh seul préside au déroulement de l'histoire :

> « Oui, moi, je suis Dieu, l'unique Dieu;
> rien n'est semblable à moi;
> moi qui, dès le commencement, prédis ce qui suivra,
> et, longtemps à l'avance, ce qui n'est pas encore;
> qui dis : Mon dessein tiendra,
> et je ferai toute ma volonté » (Is., XLVI, 9-10).

N'est-ce pas lui qui fait et défait les nations? Lui qui est « le premier » et « le dernier », qui a eu le premier mot et aura le dernier. L'homme qui croit ne peut que découvrir cette omniprésence de Dieu. Aussi avec confiance regardera-t-il tout; car, par delà le formidable

déploiement des forces humaines, l'immensité de l'univers et de « l'armée des cieux », comme à travers les mesquineries de la tragi-comédie humaine, il atteint celui qui conduit cette histoire, celui qui « depuis longtemps l'a formée » (Is., XXII, 11), celui qui, selon le mot cher au deutéro-Isaïe, l'a créée.

> « Si Yahweh des armées l'a décidé, qui l'empêcherait?
> Si sa main est étendue, qui la ramènerait? » (Is., XIV, 27).

Celui qui croit rencontre ainsi Dieu qui le premier a tout fait et maintient son Plan. Celui qui croit rencontre la force invincible pour subsister lui-même, et pour découvrir le sens de l'histoire, de sa propre histoire, de l'histoire du monde qui est l'histoire du Peuple de Dieu. C'est là toute la portée des généalogies bibliques.

Ainsi le croyant n'a pas à se replier sur lui-même; il a à s'abandonner à Yahweh, à sa Parole puissante et efficace. La foi exige, par son propre poids, l'obéissance. Cette soumission confiante peut devenir parfois conviction héroïque que tout sera sauvé, quand tout semble perdu; n'est-ce pas cette attitude qui fut celle de Noé devant le Déluge, d'Abraham devant l'appel qui l'entraînait loin des siens, ou devant l'exigence divine qui réclamait la vie de son fils Isaac? Avoir la foi, vivre d'elle, c'est vivre de la Parole de Dieu, dans le sens total défini au début; c'est écouter sans cesse.

Il est très notable de constater que l'hébreu n'a pas de terme pour désigner l'obéissance; il emploie le verbe « écouter »[8]. « Ecouter » est une activité totale, qui met en branle l'être tout entier; ce n'est pas, là non plus, d'ordre purement intellectuel; c'est d'ordre vital; celui qui écoute est celui qui obéit, celui qui, dirions-nous en langage moderne, s'engage tout entier. Cette audition, vitale et agissante, est essentielle pour l'homme qui croit. Rappelons-nous les conditions de toute Alliance : donnons-nous le loisir de relire les discours du Deutéronome qui annoncent bénédictions ou malédictions, selon l'obéissance ou la désobéissance à la Parole de Yahweh, selon qu'on écoute, ou non, sa voix.

L'Alliance, et donc la foi, n'a rien de magique en sa fécondité, comme aux VIII^e^, VII^e^ et VI^e^ siècles en Juda on se l'imaginait souvent. Dieu est fidèle; mais l'homme ne bénéficie de tout ce que signifie cette fidélité que s'il joue toute sa vie, dans la certitude absolue qu'il a choisi la vie. Oserait-on ajouter que cette « écoute », que cette obéissance qui situe le croyant, quand elle est intégrale, dans toute

8. Cependant le verbe *qashab,* faire attention, est utilisé au hiphil (et une fois au hithpaël : Is., XXXII, 3). Il semble parfois connoter la notion d'obéissance, au moins comme conséquence : v.g. Jér., VI, 19; Is., XLVIII, 18; Néh., IX, 34, surtout lorsque « écouter », *shamah,* lui est lié : v.g. Jér., VIII, 6; XXIII, 18; Is., XLII, 23; Zac., I, 4; et notamment *I Sam.,* XV, 22 :

> « L'obéissance (*shemoa'*) vaut mieux que le sacrifice,
> la docilité (*lehaqeshib*) que la graisse des béliers. »

l'étendue de la « fidélité », et de la « vérité », et de la « solidité » de Dieu, est le témoignage le plus éclatant que Dieu est vraiment le « Dieu vrai et fidèle »? On doit le penser, quand on relève que le témoin fidèle est appelé (*Pr.*, XXI, 28) « l'homme qui écoute », c'est-à-dire l'homme qui, par son témoignage, affermit une chose; il l'a entendue, et il atteste qu'elle est. N'est-ce pas précisément le cas du croyant? A la suite du « fidèle Abraham » (*Gal.*, III, 9), n'est-il pas précisément engagé dans l'histoire, dans le jeu de Dieu; dès lors il atteste ce que ses oreilles ont entendu, ce que son être tout entier a perçu de cette richesse divine [9].

*
* *

Entendre Yahweh, au sens vrai et fécond, c'est lui obéir. Cette audition active et efficace, caractérise la foi : l'homme qui croit est pris tout entier dans une aventure où Dieu le conduit fermement. Il a mis ses pas dans la route que Yahweh a tracée, où il l'a rencontré et où il marche, sachant que dorénavant tout pour lui est solide. Or la Bible, directement ou indirectement, situe cette foi, vivante et engagée, dans les perspectives messianiques. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement? Tout n'est-il pas orienté à la préparation de l'ère messianique?

Toutefois les cas cruciaux, où Yahweh directement demande l'obéissance totale à son Plan, où l'homme répond, ou devrait répondre, par la certitude absolue de sa foi qui le livre à Yahweh, sont les tournants décisifs du messianisme. On n'insistera jamais trop sur le dialogue entre Dieu et Abraham; le Nouveau Testament a repris, commenté, appliqué l'exemple majeur du Père des Croyants. Tout a été en dépendance de sa foi : l'histoire d'Israël a été orientée par son « oui » total à l'appel, reçu sur les hauts plateaux de Mésopotamie; l'espérance salvifique du peuple élu repose sur la Promesse qu'il a entendue et à laquelle il a tout sacrifié : sa patrie, sa famille et, s'il l'avait fallu, même son fils; elle repose, cette espérance indéfectible, sur l'acquiescement qu'il a donné à l'attente de l'enfant du miracle, souche promise des destinées glorieuses du monde.

« Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham ». Saint Matthieu ne pouvait point commencer autrement son témoignage. Dans sa foi, Abraham est le premier qui a vu le jour du Messie; dans sa foi, il est le premier qui s'en est réjoui; le premier en effet,

9. Puisque obéir c'est écouter, le vœu d'obéissance doit sans doute être compris comme l'activité suprême du croyant : il veut ne vivre que pour écouter Dieu, par toutes les fibres de son être, en toutes les dimensions, éternelles et spirituelles, de son action. Il y a là une source biblique très féconde, pour saisir la mystique de la consécration religieuse d'obéissance.

il a perçu, par toutes les fibres de son être, jusqu'en sa chair de vieillard revigoré pour transmettre la vie, que son consentement allait au Seigneur ressuscité (Jean, VIII, 56; *Rom.*, IV, 13-25). Ici l'argumentation de Jésus et celle de saint Paul peuvent paraître bien subtiles : n'oublions pas que la foi n'est pas simplement d'ordre intellectuel, n'est pas pure adhésion à une doctrine; elle est don inconditionné de tout soi-même à Dieu, qui nous saisit tout entiers et nous situe vitalement dans son œuvre. Dès lors Abraham a pris appui sur tout ce que serait le déroulement du Plan de Yahweh. Or ce Plan comportait le choix du Patriarche, en vue précisément de toute la suite de l'histoire que Yahweh voulait « créer », et qu'il avait présente dans l'élection qu'il faisait. La foi est donc, dans son objet, totale; elle va à toute la réalité de l'œuvre messianique qui est le cœur du déroulement de l'histoire, comme Oscar Cullmann l'a bien montré récemment dans son ouvrage : « Le Christ et le Temps ».

Les mêmes remarques devraient être formulées à propos de David, le type traditionnel du Christ. Ne revenons pas sur la prophétie de Nathan et la prière du roi qui chante sa reconnaissance (*II Sam.*, VII). Mais c'est dans le cadre de la prophétie messianique de la *'Almah* (Is., VII) qu'Isaïe formule la grande affirmation : « Si vous ne croyez pas, vous ne tiendrez pas ». C'est précisément la foi sans cesse renaissante et agissante sur la Promesse faite à David qui éclaire la théologie du livre des Rois, ou la savante élaboration de celui des Chroniques. D'autre part, les prophètes n'avaient-ils pas annoncé que c'est autour de cette espérance davidique messianique que se réalisera l'unité du Peuple de Dieu?

Dans cette ligne de pensée, il faut nous arrêter à l'oracle isaïen sur la pierre angulaire (Is., XXVIII, 16) :

> « Ainsi parle le Seigneur Yahweh :
> Me voici en train de poser à Sion
> une pierre témoin,
> angulaire, précieuse, fondamentale.
> Celui qui croit ne bronchera pas. »

La pierre dont il est question ici n'est pas la montagne sainte de Sion, puisque précisément c'est à Sion qu'elle est posée; ce n'est pas Yahweh, bien qu'ailleurs il soit appelé le Rocher d'Israël; ici c'est lui qui place la pierre. La pierre précieuse et fondamentale ne saurait être que le Messie. C'est ce qu'ont compris saint Paul (*Rom.*, IX, 33) et saint Pierre (I Pet., II, 4-7). Le Christ est la base de la construction inébranlable; les pierres de cet édifice seront les croyants, oui, pierres vivantes, qui ne feront qu'un avec « la Pierre vivante » qu'est le Messie, pierres jointes ensemble, dont la cohésion vient de leur jonction avec la pierre angulaire et fondamentale qui lie toutes les parties de l'édifice. Une nouvelle communauté, selon Isaïe, succède à l'infidèle

Israël, communauté animée par la foi, inébranlable par la foi, participant par la foi à la solidité et au prix inestimable de ce qu'est le Christ. Cette communauté, qui est envisagée pour une montagne de Sion renouvelée, est présentée sous l'image d'un Temple; c'est signifier toute la destination religieuse, cultuelle et morale qui lui est assignée. La foi doit donc guider tout son comportement, comme elle assure son infrangible solidité, et préside à sa naissance, à sa croissance et à son couronnement.

*
* *

Au terme de cette recherche sur la foi à travers l'Ancien Testament, il resterait à marquer le lien entre foi et justice : « Abraham crut en Yahweh, et Yahweh le lui imputa à justice » (*Gen.*, XV, 6). On sait ce que l'Apôtre a fait de ce texte dans l'épître aux Galates, à propos de la polémique judaïsante, et dans l'épître aux Romains (*Rom.*, IV, 3) à propos de la justification offerte à tous. Sur ce sujet nous ne pouvons qu'apporter une opinion. Le Père Guillet remarque [10] que, pour l'hébreu, le rapport premier d'un être n'est pas avec une loi, ou un jugement, mais avec Dieu; par suite, est juste celui qui peut soutenir le regard de Dieu. Selon le deutéro-Isaïe, la « justice » est un état nouveau du monde, un renouvellement total du peuple élu. Or nous avons vu, sous divers aspects, que la foi est l'entrée de l'homme dans l'économie divine, une participation totale de tout lui-même à la fermeté du Plan de Dieu : l'homme tout entier est engagé, et il donne un assentiment total à l'œuvre de Dieu. Or celle-ci est l'édification d'un monde nouveau, la création d'une communauté et d'un peuple nouveaux. Somme toute, ainsi que le pense le Père Bonsirven [11], bibliquement la foi et la justice semblent bien être « les deux faces de la même grâce », puisque la foi fait entrer tout l'homme dans le mystère de Dieu, et ce mystère est un mystère d'amour qui vivifie et sauve.

En définitive, la foi consiste à voir Dieu. Cette vue est une attitude concrète et complète en face de Lui : car le croyant voit Dieu aujourd'hui, dans sa vie. Il ne s'agit pas de spéculation, ni de contemplation, ni d'avenir; il s'agit de s'engager à Yahweh. Cela est si vrai que la foi rencontre tant de refus! Pour celui qui croit ainsi vitalement, il n'y a qu'un appui : le seul Yahweh.

Angers.

P. MICHALON,
Prêtre de Saint-Sulpice.

10. J. Guillet, S. J., *op. cit.*, p. 30 ss.
11. J. Bonsirven, S. J., *Théologie du Nouveau Testament*, Paris, Aubier, 1951, p. 322.